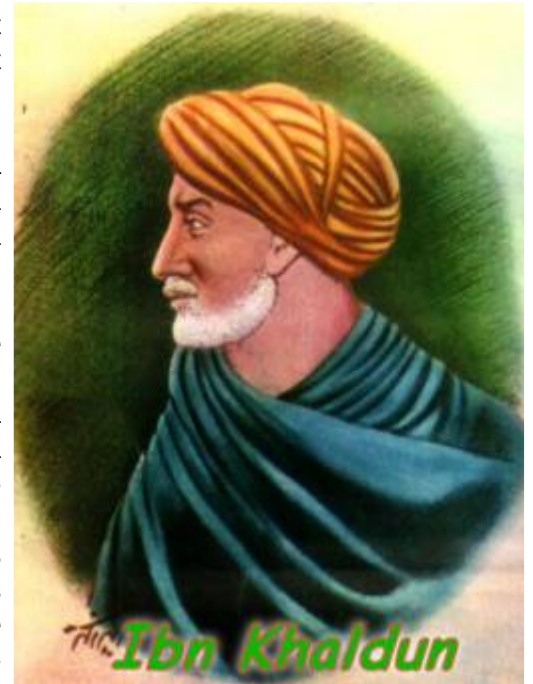


LE LIVRE DES EXEMPLES » D'IBN KHALDÛN L'INVENTEUR DE LA SOCIOLOGIE

Ibn Khaldûn est un célèbre inconnu. Sa réputation est considérable ; mais il est de ces auteurs dont on salue d'autant plus volontiers l'importance qu'on les a peu lus ou pas du tout. Cette situation paradoxale ne vaut pas seulement pour les pays occidentaux où l'on minimise traditionnellement la culture et la pensée arabes quand on ne les ignore pas. Ibn Khaldûn a aussi longtemps été oublié à Tunis, où il est né, comme au Caire, où il est mort.

Cette méconnaissance est, en elle-même, une énigme historique. Lorsque Ibn Khaldûn meurt, à soixante-quatorze ans, en 1406, quelques ouvrages savants continuent, pendant un temps, à évoquer son enseignement, à vanter l'éclectisme et la curiosité de son esprit, sans insister toutefois sur l'originalité de son grand oeuvre, *Le Livre des exemples* (1). Puis plus rien, pendant plus de trois cents ans, sinon, ici ou là, quelques citations, empruntant au texte, sans toujours le citer, quelques conseils pratiques sous formes de recettes politiques sur l'art de bien gouverner. C'est en Turquie, au XVIII^e siècle, que l'oeuvre d'Ibn Khaldûn et notamment son introduction au *Livre des exemples*, la *Muqaddima*, connaît un renouveau d'intérêt dans les milieux intellectuels préoccupés par le déclin de l'Empire ottoman. A remarquer que la traduction turque, partielle, de la *Muqaddima* est contemporaine de la publication en France de *L'Esprit des lois* de Montesquieu, si proche souvent d'Ibn Khaldûn dont il ignore l'existence.



Ce n'est en effet qu'au début du XIX^e siècle, à la suite de l'expédition en Egypte de Bonaparte que Sylvestre de Sacy fit connaître en France, puis en Europe, cet historien arabe du XIV^e siècle dont le discours, enfin, devenait audible dans son audacieuse nouveauté.

Une nouveauté dont Ibn Khaldûn était conscient. C'est d'abord ce qui frappe à la lecture du *Livre des exemples*, dans la remarquable édition critique d'Abdesselam Cheddadi. Notable politique, expert écouté en science religieuse, musulman attaché à la tradition et à l'orthodoxie, Ibn Khaldûn ne conçoit aucune contradiction entre sa fidélité érudite à l'esprit de l'islam et l'audace de ses théories scientifiques rationnelles. Au contraire : soumettant à une analyse critique impitoyable contes, légendes et récits par trop imaginatifs qui entourent certaines interprétations du Coran, Ibn Khaldûn les rejette parce qu'elles sont « trop éloignées de la vérité pour être attribuées au Livre de Dieu ». Et il annonce la naissance d'« une science indépendante, avec un objet et des problèmes propres : la civilisation humaine et la société humaine, et l'explication des états qui l'affectent dans son essence, successivement ». En termes modernes, Ibn Khaldûn jette les fondements de l'anthropologie et de la sociologie : « Sache que l'examen d'un tel objet est une entreprise totalement neuve, qu'il se place à un point de vue inaccoutumé et qu'il est, en plus, de grande utilité. (...) C'est une science qui vient de naître. »

C'est cette « utilité » de l'anthropologie et de la sociologie qui est demeurée si longtemps étrangère aux modes de pensée. Ibn Khaldûn lui-même semble ne pas se faire trop d'illusion sur l'avenir immédiat de sa découverte : « Les sciences qui ont été perdues sont plus nombreuses que celles qui nous sont parvenues. Où sont les sciences des Perses, des Chaldéens, des Babyloniens ? Où sont leurs oeuvres et les résultats qu'ils ont acquis ? Les sciences qui sont arrivées jusqu'à nous proviennent d'une seule nation, la Grèce, grâce à la passion mise par Al-Ma'mûn [souverain de Tolède de 814 à 833] à les faire sortir de la langue grecque et aux moyens qu'il a pu mettre en oeuvre : un grand nombre de traducteurs et beaucoup d'argent. »

L'histoire de la pensée n'échappe pas aux déterminations économiques : c'est l'une des bases de l'anthropologie d'Ibn Khaldûn, qui lie la vie quotidienne des peuples, les problèmes de gouvernement, les luttes pour le pouvoir, le développement des sciences et des arts, les guerres et le déclin des

civilisations aux conditions du climat, au contrôle de la richesse agricole, à l'organisation des moyens d'existence sous le double signe de la coopération, indispensable à la survie de l'espèce, et de l'agressivité qui « relève de la nature animale de l'homme ».

Même la religion n'échappe pas, chez Ibn Khaldûn, à cette « naturalisation » de la société et de l'histoire. Elle entre dans une anthropologie du savoir dont la révélation est le mode de connaissance : « Dieu est plus savant. » Mais, pour ce qui est du visible, Ibn Khaldûn s'en tient à l'analyse rationnelle. Sa méthode, sa science nouvelle, il l'applique afin de distinguer le vrai du faux dans un domaine où ils sont passionnément mêlés : l'écriture de l'histoire, à commencer par celle des civilisations arabe et berbère.

Paradoxe du génie : Ibn Khaldûn est un savant de son époque et de son temps. Son immense culture et sa curiosité intellectuelle insatiable lui permettent de brasser les apports les plus divers, arabes, grecs, hébreux, perses, berbères, romains, byzantins, dans une synthèse ordonnée. Mais, en même temps, sa pensée rompt à ce point avec l'horizon d'attente de son époque, elle propose une logique d'interprétation si différente des catégories traditionnelles, si « moderne », qu'elle ne pénètre pas dans les débats savants, politiques, religieux et philosophiques de son temps. Elle parle en revanche au nôtre.

PIERRE LEPAPE.

(1) *Le Livre des exemples*. Tome 1 : *Autobiographie et Muqaddima*, d'Ibn Khaldûn. Traduit de l'arabe et présenté par Abdesselam Cheddadi, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 2002, 1 622 pages, 75 euros.

[LE MONDE DIPLOMATIQUE](#) | JANVIER 2003 | Page 31

IBN KHALDOUN

En ce XIV^e siècle (VIII^e de l'hégire), les rivalités dynastiques déchirent le Maghreb. La Reconquista chrétienne entreprend de mettre un terme au destin d'al-Andalus presque réduit à la gloire de Grenade. L'Orient arabe subit la terrible invasion de Timur Lang et connaîtra bientôt la puissance ottomane, déjà lancée vers l'Europe. L'empire d'Islam vacille et nie dans l'impuissance le rêve de son unité. La pensée même s'y fige : Ibn Tufayl et Ibn Rusd sont morts depuis plus d'un siècle. Le conservatisme a tari la réflexion théologico-dogmatique, figé la controverse juridique, réduit les sciences et les lettres. C'est en ces temps de déchirement que survient Ibn Haldun (Ibn Khaldun) et qu'il s'engage dans l'histoire, pour lui lieu d'expérience et champ d'analyse. Du diplomate à l'historien, il établit l'itinéraire d'une réflexion qui fut géniale. Au moment où la conduite du monde va échoir à d'autres mains, il fonde une science en ébauchant une anthropologie culturelle de la civilisation arabo-musulmane.

Une expérience

'Abd al-Rahman b. Muhammad b. Haldun naît à Tunis dans une famille andalouse d'origine arabe, longtemps fixée à Séville, qui compte de grands bourgeois lettrés, hauts fonctionnaires ou hommes politiques au destin parfois tragique. Il approfondit ses études à Tunis où la cour mérinide draine des savants de renom. Il accède à la culture philosophique et se pose le problème des fondements et de la portée de la spéculation rationnelle. Résumant un ouvrage de méthodologie théologico-philosophique d'al-Razi, il comprend le besoin où se trouve l'Islam d'un nouvel effort de connaissance, mais prend aussi conscience des contingences socio-historiques qui pèsent sur l'exercice de la raison. En lui naît la réflexion sur l'adéquation des systèmes de la pensée et des structures du réel. La grande peste ravage l'Ifriqiya et décime sa famille. Il entame une carrière politico-administrative fertile en rebondissements et aventures. De 1350 à 1372, il sert plusieurs dynasties du Maghreb ou d'Espagne avec des fortunes diverses, et se voit confier une mission auprès de Pierre le Cruel à Séville. Il mène en même temps une vive activité d'intrigues, prises de contact et arbitrages, avec la secrète ambition de trouver l'homme et surtout la force qui lui permettraient de jouer un rôle à sa mesure. D'une existence fluctuante qu'il sait réorienter sans guère de scrupules, il retire une connaissance

incomparable des mécanismes politiques qui régissent l'exercice du pouvoir. En 1372, il se retire dans la forteresse d'Ibn Salama en Oranie. Là, cet homme partagé entre la science et l'action, doué d'une intelligence tenue bridée dans les limites d'un monde en repli, s'abstrait et construit en quatre ans l'ouvrage qui va fonder sa gloire : la Muqaddima, prolégomènes à la volumineuse histoire universelle, le Kitab al-Ibar (1375-1379). De retour à Tunis, il dispense des cours qui suscitent l'enthousiasme des étudiants, mais l'hostilité des conservateurs. En cette période de tarissement, on accepte mal une pensée qui se veut créatrice. D'autre part, la personnalité même d'Ibn Haldun déplaît. La réaction des juristes provoque son départ définitif.

Au Caire, il occupe une chaire de droit et une charge de grand qadi malikite qu'il perdra et retrouvera à plusieurs reprises. Pendant quatorze ans, il se consacre à ses cours, revoit son histoire universelle à laquelle il adjoint, vers 1395, un appendice : le Ta'rif, introduction à son œuvre, communication d'une conscience créatrice plus qu'autobiographie véritable. En 1400, il rencontre le Mongol Timur Lang qui, bientôt, enlèvera Damas. C'est sur un drame qui ne dut point l'étonner que s'achève la courbe de sa réflexion et de sa vie (1406).

Perspectives d'une réflexion

La première démarche d'Ibn Haldun fut d'ordre épistémologique : assigner à l'histoire une place dans l'organisation du savoir d'où elle était absente. D'autre part, définissant son objet comme étant la réalité vécue des hommes, il fixe les limites et les modes d'une investigation propre à établir l'intelligibilité historique. Mais il bannit d'un dessein rationnellement fondé toute spéculation philosophique et la quête d'une finalité. La réflexion sur la matière historique, ses phénomènes, ses lois d'évolution, n'inclut pas de problématique philosophique nouvelle. Contenu dans les limites conceptuelles de son époque, son dessein se veut explicatif d'une réalité socioculturelle, il ne s'établit pas dans la perspective d'un devenir.

Le réel étant la source unique de l'intelligible, Ibn Haldun entend saisir les rapports de causalité qui régissent ce réel. Ainsi naît en lui la conception d'une science neuve, celle du 'umran, étude d'une sociabilité naturelle, qui permet de comprendre le mécanisme des comportements historiques, mais, surtout, déborde la singularité des faits pour les replacer dans la totalité qui les contient. Établissant les références multiples de ces faits, il veut ainsi reconnaître et respecter leur insertion dans un enchaînement structurel.

Ce rationalisme de la démarche, s'il exclut tout examen de la nature humaine, semble se détourner également de tout recours à un fondement religieux. Le comportement socio-politique du groupe, tel qu'il est décrit dans la Muqaddima, s'analyse comme suit : naissance d'une 'asabiyya, cohésion de sang, identité d'intérêts et de comportements, qui fonde un groupe ; celui-ci est soumis à la dynamique d'une évolution qui cristallise sa puissance ; le groupe cherche à imposer sa souveraineté (mulk). À ce moment entre en jeu un autre facteur de civilisation : la religion, superstructure soumise à des déterminations de base (géographiques, socio-économiques, etc.) et à leurs sollicitations. À chaque phase de l'évolution sociale correspond donc un type de comportement religieux. La religion s'insère dans une situation où elle a une fonction d'ordre politique. C'est elle qui sous-tend le mouvement d'une 'asabiyya vers le mulk, d'où cette importance de la da'wa, propagande idéologique qui permet au clan à la fois de signifier sa puissance et d'affirmer le caractère idéal de sa consécration. C'est donc comme élément du 'umran qu'Ibn Haldun considère la religion, sans prétendre retrouver dans l'histoire quelque grand dessein de Dieu, un plan mystérieux dont il essaierait de déchiffrer le projet contraignant. Aussi notera-t-il que le sentiment religieux se dénature et se dissout en même temps que se distendent les liens de solidarité de la 'asabiyya. Cette doctrine a sûrement heurté le rigoureux idéalisme malikite qui régnait alors au Maghreb. Il faut, par ailleurs, souligner nettement le recours explicite que fait Ibn Haldun à l'irrationnelle invocation du prophétisme muhammadien. Il serait grave de ne pas tenir compte de sa permanence, à travers l'œuvre, comme modèle premier et inimitable.

Ibn Khaldun historien : la « Muqaddima »

Le plan de la Muqaddima (Les Prolégomènes) est le suivant :

Introduction : l'histoire comme science, définition de son objet ; exposé des principes de l'intelligibilité historique ; méthodologie de l'historiographie critique.

I. Sociologie générale de la civilisation : la science du 'umran, théorie de la sociabilité naturelle ; les déterminations du milieu et leurs incidences culturelles, géographie physique et humaine ;

considérations psycho-sociologiques et ethnologiques : prophétisme, arts divinatoires.

II. Sociologie de la bédouinité (la badiya) : éléments d'une ethnologie générale ; étude des deux types de groupement humain : de la bédouinité à la citadinité, exposé de psychologie comparée, mouvement dialectique d'une culture ; géopolitique : le concept de 'asabiyya – cohésion et solidarité –, fondement d'une dynamique socio-politique.

III. Philosophie politique : établissement et exercice du pouvoir (mulk) et de l'autorité spirituelle (hilafa) ; dynamique des dynasties, théorie des institutions.

IV. Sociologie de la citadinité (la hadara) : le phénomène urbain ; organisation de la cité politique ; économie urbaine ; typologie du citadin ; dénouement de la 'asabiyya .

V. Économie politique : l'industrie humaine ; travail, prix, spéculation ; classes sociales.

VI. Sociologie de la connaissance : classification des sciences (religieuses, rationnelles, linguistiques) ; langage et société, acquisition du langage, pédagogie ; disciplines philosophiques et littéraires.

Donnant à son investigation cette dimension qui élevait l'histoire au rang d'une science, Ibn Haldun ne pouvait manquer de souligner avec force les exigences scientifiques de la connaissance historique. Il a présenté une critique sévère de ses prédécesseurs, dénonçant leurs erreurs, leur ignorance, leur partialité et surtout leur incapacité à soumettre les faits au jugement de la raison. Or l'histoire reste la science des faits : le premier devoir de l'historien est d'apprécier avec rigueur leur degré de crédibilité. Avant même de saisir les lois d'une évolution, il faut s'entourer de toutes les garanties nécessaires à l'établissement d'une vérité. Si l'analyse rationnelle ne saurait constituer le savoir, elle doit orienter puis contrôler la recherche.

Ibn Haldun s'est-il plié lui-même à ces exigences ? Son Histoire universelle (Kitab al-'Ibar) a quelque peu été reléguée dans l'ombre par sa géniale introduction. On l'a critiquée durement et l'on a même jugé qu'elle contrevenait aux principes méthodologiques exposés dans la Muqaddima. L'auteur semble bien y adopter, en effet, la démarche dominante de l'historiographie arabe : récit événementiel respectant une chronologie parfois imprécise ou erronée, juxtaposition de versions différentes, absence de toute synthèse, analyse très élémentaire des causes et des comportements, etc.

Notons d'abord que le projet d'universalité ne doit pas être retenu pour essentiel ni tromper sur l'originalité de l'œuvre. C'est exclusivement dans la partie consacrée au Maghreb qu'Ibn Haldun prétend innover, et il est alors d'une importance capitale. C'est, d'autre part, à partir du Maghreb qu'il appréhende la culture arabo-musulmane, et il n'est jamais plus à l'aise pour son investigation que dans ce lieu d'expérience privilégié. La priorité et l'autonomie de la Muqaddima ne peuvent être mises en doute ; mais les liens qui la rattachent à la partie maghrébine de l'œuvre ne sont pas moins évidents. Il apparaît qu'Ibn Haldun nous livre dans son histoire un matériau, une matière non exploitée à quoi il nous appartient d'appliquer l'analyse si fermement proposée dans l'introduction.

L'Europe, le découvrant au XIXe siècle, a dressé d'Ibn Haldun une statue solitaire, lui déniait trop vite toute influence, malgré la certitude où l'on est de l'existence de disciples et, au moins dans l'empire ottoman, de la vivacité d'un héritage. Et certes trop tard venu, il fut isolé. Mais à cette géniale solitude, servant parfois à rejeter dans l'ombre tout un contexte culturel, s'ajoutent les méfaits d'un véritable arrachement. En effet, et sans crainte d'altérer la vérité d'une pensée, on s'est livré à des comparaisons et des rapprochements avec Machiavel, Vico, Montesquieu, Gobineau, Comte et puis Hegel et Marx. On est passé, en un siècle, de la tentative de récupération purement colonialiste à l'essai d'interprétation marxiste de la pensée khaldunienne. Mais toute altération est bénéfique : depuis peu, des chercheurs avertis, et parmi eux enfin des arabophones, s'évertuent à restituer, en traduction, la stricte exactitude d'un texte des plus difficiles et à mesurer, en toute objectivité, l'ampleur d'une pensée et la signification d'une entreprise.

Source : <http://www.chez.com/majed/personnages/khaldun.html>

IBN KHALDOUN, L'INVENTEUR DE LA SOCIOLOGIE

Notable politique, expert écouté en science religieuse, musulman attaché à la tradition et à l'orthodoxie, Ibn Khaldûn ne conçoit aucune contradiction entre sa fidélité érudite à l'esprit de l'islam et l'audace de ses théories scientifiques rationnelles. Au contraire : soumettant à une analyse critique impitoyable contes, légendes et récits par trop imaginatifs qui entourent certaines interprétations du Coran, Ibn Khaldûn les rejette parce qu'elles sont « trop éloignées de la vérité pour être attribuées au Livre de Dieu ».

Ibn Khaldûn est un célèbre inconnu. Sa réputation est considérable ; mais il est de ces auteurs dont on salue d'autant plus volontiers l'importance qu'on les a peu lus ou pas du tout. Cette situation paradoxale ne vaut pas seulement pour les pays occidentaux où l'on minimise traditionnellement la culture et la pensée nord-africaines quand on ne les ignore pas. Ibn Khaldûn a aussi longtemps été oublié à Tunis, où il est né, comme au Caire, où il est mort.



Cette méconnaissance est, en elle-même, une énigme historique. Lorsque Ibn Khaldûn meurt, à soixante-quatorze ans, en 1406, quelques ouvrages savants continuent, pendant un temps, à évoquer son enseignement, à vanter l'éclectisme et la curiosité de son esprit, sans insister toutefois sur l'originalité de son grand oeuvre, *Le Livre des exemples* (1). Puis plus rien, pendant plus de trois cents ans, sinon, ici ou là, quelques citations, empruntant au texte, sans toujours le citer, quelques conseils pratiques sous formes de recettes politiques sur l'art de bien gouverner. C'est en Turquie, au XVIII^e siècle, que l'oeuvre d'Ibn Khaldûn et notamment son introduction au *Livre des exemples*, la *Muqaddima*, connaît un renouveau d'intérêt dans les milieux intellectuels préoccupés par le déclin de l'Empire ottoman. A remarquer que la traduction turque, partielle, de la *Muqaddima* est contemporaine de la publication en France de *L'Esprit des lois* de Montesquieu, si proche souvent d'Ibn Khaldûn dont il ignore l'existence.

Ce n'est en effet qu'au début du XIX^e siècle, à la suite de l'expédition en Egypte de Bonaparte que Sylvestre de Sacy fit connaître en France, puis en Europe, cet historien berbère du XIV^e siècle dont le discours, enfin, devenait audible dans son audacieuse nouveauté.

Une nouveauté dont Ibn Khaldûn était conscient. C'est d'abord ce qui frappe à la lecture du *Livre des exemples*, dans la remarquable édition critique d'Abdesselam Cheddadi. Notable politique, expert écouté en science religieuse, musulman attaché à la tradition et à l'orthodoxie, Ibn Khaldûn ne conçoit aucune contradiction entre sa fidélité érudite à l'esprit de l'islam et l'audace de ses théories scientifiques rationnelles. Au contraire : soumettant à une analyse critique impitoyable contes, légendes et récits par trop imaginatifs qui entourent certaines interprétations du Coran, Ibn Khaldûn les rejette parce qu'elles sont « trop éloignées de la vérité pour être attribuées au Livre de Dieu ». Et il annonce la naissance d'« une science indépendante, avec un objet et des problèmes propres : la civilisation humaine et la société humaine, et l'explication des états qui l'affectent dans son essence, successivement ». En termes modernes, Ibn Khaldûn jette les fondements de l'anthropologie et de la sociologie : « Sache que l'examen d'un tel objet est une entreprise totalement neuve, qu'il se place à un point de vue inaccoutumé et qu'il est, en plus, de grande utilité. (...) C'est une science qui vient de naître. »

C'est cette « utilité » de l'anthropologie et de la sociologie qui est demeurée si longtemps étrangère aux modes de pensée. Ibn Khaldûn lui-même semble ne pas se faire trop d'illusion sur l'avenir immédiat de sa découverte : « Les sciences qui ont été perdues sont plus nombreuses que celles qui nous sont parvenues. Où sont les sciences des Perses, des Chaldéens, des Babyloniens ? Où sont leurs oeuvres et les résultats qu'ils ont acquis ? Les sciences qui sont arrivées jusqu'à nous proviennent d'une seule nation, la Grèce, grâce à la passion mise par Al-Ma'mûn [souverain de Tolède de 814 à 833] à les faire sortir de la langue grecque et aux moyens qu'il a pu mettre en oeuvre : un grand nombre de traducteurs et beaucoup d'argent. »

L'histoire de la pensée n'échappe pas aux déterminations économiques : c'est l'une des bases de l'anthropologie d'Ibn Khaldûn, qui lie la vie quotidienne des peuples, les problèmes de gouvernement, les luttes pour le pouvoir, le développement des sciences et des arts, les guerres et le déclin des civilisations aux conditions du climat, au contrôle de la richesse agricole, à l'organisation des moyens d'existence sous le double signe de la coopération, indispensable à la survie de l'espèce, et de l'agressivité qui « relève de la nature animale de l'homme ».

Même la religion n'échappe pas, chez Ibn Khaldûn, à cette « naturalisation » de la société et de l'histoire. Elle entre dans une anthropologie du savoir dont la révélation est le mode de connaissance : « Dieu est plus savant. » Mais, pour ce qui est du visible, Ibn Khaldûn s'en tient à l'analyse rationnelle. Sa méthode, sa science nouvelle, il l'applique afin de distinguer le vrai du faux dans un domaine où ils sont passionnément mêlés : l'écriture de l'histoire, à commencer par celle des civilisations arabe et berbère.

Paradoxe du génie : Ibn Khaldûn est un savant de son époque et de son temps. Son immense culture et sa curiosité intellectuelle insatiable lui permettent de brasser les apports les plus divers, arabes, grecs, hébreux, perses, berbères, romains, byzantins, dans une synthèse ordonnée. Mais, en même temps, sa pensée rompt à ce point avec l'horizon d'attente de son époque, elle propose une logique d'interprétation si différente des catégories traditionnelles, si « moderne », qu'elle ne pénètre pas dans les débats savants, politiques, religieux et philosophiques de son temps. Elle parle en revanche au nôtre .

Par PIERRE LEPAPE __ Ecrivain, auteur notamment d'André Gide, le messenger, Poche 2001.

source: <http://www.mcb-algerie.org>

HISTOIRE DES BERBERES

[(Tome 1 Pages 199 et suivantes) **Ibn Khaldoun**]

"Citons ensuite les vertus qui font honneur à l'homme et qui étaient devenues pour les Berbères une seconde nature ; leur empressement à s'acquérir des qualités louables, la noblesse d'âme qui les porta au premier rang parmi les nations, les actions par lesquelles ils méritèrent les louanges de l'univers, bravoure et promptitude à défendre leurs hôtes et clients, fidélité aux promesses, aux engagements et aux traités, patience dans l'adversité, fermeté dans les grandes afflictions, douceur de caractère, indulgence pour les défauts d'autrui, éloignement pour la vengeance, bonté pour les malheureux, respect pour les vieillards et les hommes dévots, empressement à soulager les infortunés; industrie, hospitalité, charité, magnanimité, haine de l'oppression, valeur déployée contre les empires qui les menaçaient, victoires remportées sur les princes de la terre, dévouement à la cause de Dieu et de la religion; voilà, pour les Berbères; une foule de titres à une haute illustration, titres hérités de leurs pères et dont l'exposition; mise par écrit, aurait pu servir d'exemple aux nations à venir,

Que l'on se rappelle seulement les belles qualités qui les portèrent au faite de la gloire et les élevèrent jusqu'aux hauteurs de la domination, de sorte que le pays entier leur fut soumis et que leurs ordres rencontrèrent partout une prompte Obéissance.

Parmi les plus illustres Berbères de la première race, citons d'abord Bologguin-Ibn-Ziri le Sanhadjien qui gouverna l'Ifrikia au nom des Ftémides : nommons ensuite Mohamed-Ibn-Khazer et son fils EI- Kheir, Youçof-Ibn Tachefin, rot des Lemtouna du Maghreb, et Abd el Moumen Ibn Ali, grand cheikh des Almohades et disciple de L'imam ÉI-Mehdi.

Parmi les Berbères de la seconde race on voit figurer plusieurs chefs éminents qui, emportés par une noble ambition, réussirent à fonder des empires et à conquérir le Maghreb central et le Maghreb-el-Acsa. D'abord Yacoub Ibn-Abd EI-HACK, sultan des Beni-Merîn ; puis, Yaghmoracen-Ibn-Zîan, sultan des Béni Abd-el-Ouad ; ensuite, Mohammed-Ibn.Abd-el-Caouï-Ibn-Ouzmar, chef des Béni-Toudjîn. Ajoutons à cette liste le nom deThabet-Ibn-Mendîl, émir des Maghraoua, établis sur le Chélif, et celui d'Ouzmar-Ibn-Ibrahim, chef des Beni-Rached; tous princes contemporains, tous ayant travaillé, selon leurs moyens pour la prospérité de leur peuple et pour leur propre gloire.

Parmi les chefs berbères voilà qui possédèrent au plus haut degré les brillantes qualités que nous avons énumérées, et qui, tant avant qu'après l'établissement de leur domination, jouirent d'une réputation étendue, réputation qui a été transmise à la postérité par les meilleures autorités d'entre les Berbères et les autres nations, de sorte que le récit de leurs exploits porte tous les caractères d'une authenticité parfaite.

Quant au Zèle qu' ils déployèrent à faire respecter les prescriptions de l'islamisme, à se guider par les maxims de la loi et à soutenir la religion de Dieu; on rapporte, à ce sujet, des faits qui démontrent la sincérité de leur foi, leur orthodoxie et leur ferme attachement aux croyances par lesquelles ils s'étaient assurés la puissance et l'empire. Ils choisissaient d'habiles précepteurs pour enseigner à leurs enfants le livre de Dieu, ils consultaient les casuistes pour mieux connaître les devoirs de l'homme envers son créateur .

Ils cherchaient des Imams pour leur confier le soin de célébrer la prière chez les nomades et d'enseigner le Coran aux tribus; ils établissaient dans leurs résidences de savants jurisconsultes, chargés de remplir les fonctions de cadî; ils favorisaient les gens de piété et de vertu, dans l'espoir de s'attirer la bénédiction divine en suivant leur exemple; ils demandaient aux saints personnages le secours de leurs prières; Ils affrontaient les périls de la mer pour acquérir les mérites de la guerre sainte; ils risquaient leur vie dans le service de Dieu, et ils combattaient avec ardeur contre ses ennemis.

Au nombre de ces princes on remarque au premier rang Youçof-Ibn-Tachfin et Abdelmoumen-Ibn-Ali ; puis viennent leurs descendant et ensuite Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack et ses enfants. Les traces qu'ils ont laissées de leur administration attestent le soin qu'ils avaient mis à faire fleurir les sciences, à maintenir la guerre sainte, à fonder des écoles, à élever des Zâouïa et des Ribat, à fortifier les frontières de l'empire, à risquer leur vie pour soutenir la cause de Dieu, à dépenser leurs trésors dans les voies de la charité, à s'entretenir avec les savants, à leur assigner la place d'honneur aux jours d'audience publique, à les consulter sur les obligations de la religion, à suivre leurs conseils dans les événements politiques et dans les affaires de la justice, à étudier l'histoire des prophètes et des saints, à faire lire ces ouvrages devant eux dans leurs salons de réception, dans leurs salles d'audience et dans leurs palais, à consacrer des séances spéciales au devoir d'entendre les plaintes des opprimés, à protéger leurs sujets contre la tyrannie des agents du gouvernement, à punir les oppresseurs, à établir au siège du khalifat et du royaume, dans l'enceinte même de leurs demeures, des oratoires où l'on faisait sans cesse des invocations et des prières, et où des lecteurs stipendiés récitaient une certaine portion du Coran tous les jours, matin et soir. Ajoutons à cela qu'ils avaient couvert les frontières musulmanes de forteresses et de garnisons, et qu'ils avaient dépensé des sommes énormes pour le bien public, ainsi qu'il est facile de le reconnaître à l'aspect des monuments qu'ils nous ont laissés.

Faut-il parler des hommes extraordinaires, des personnages accomplis qui ont paru chez le peuple berbère ? alors, on peut citer des saints traditionnistes à l'à.me pure et à l'esprit cultivé; des hommes qui connaissaient par coeur les doctrines que les Tabês et les Imams suivants lavaient transmises à leurs disciples; des devins formés par la nature pour la découverte des secrets les plus cachés. On a vu chez les Berbères des choses tellement hors du commun, des faits tellement admirables, qu'il est impossible de méconnaître le grand soin que Dieu a eu de cette race. ...".

Source : <http://amazighworld.net> & <http://www.amazigh.info>

LES ARABES N'ÉTABLISSENT LEUR DOMINATION QUE SUR DES PAYS DE PLAINES. Ibn Khaldoun

Voici un extrait du livre de l'historien Ibn Khaldoun (que les gens d'orient ont naturalisé Arabe, ainsi que les autres savants tels que Avicenne, Averroes, Elkhawarizmi...etc) consacré à l'étude sociologique des Arabes qu'il a vus à l'oeuvre en Afrique du Nord, et qu'il juge avec une grande lucidité.(bonne lecture)

Ils sont en effet, en raison de leur naturel farouche, gens de pilleries et de brigandage : tout ce dont ils peuvent se saisir sans lutte et sans danger, ils l'enlèvent, puis ils s'enfuient vers leurs pâturages du désert. Ils n'attaquent point ouvertement, ni ne combattent en bataille rangée, à moins d'y être contraints pour leur propre défense : aussi, s'ils se heurtent à une forteresse ou à un endroit qui leur réserve des difficultés, ils les laissent de côté, sans les attaquer, et se tournent vers quelque objet de conquête facile. Les tribus qui se retranchent contre eux dans les rochers des montagnes sont à l'abri de leurs rapines et de leurs violences, car ils n'escaladent point les hauteurs, ni ne s'engagent dans des terrains difficiles, ni ne s'exposent à des dangers pour les atteindre. Quant aux plaines, s'ils peuvent s'en emparer du fait qu'elles sont mal gardées ou que le pouvoir gouvernemental manque de force, elles deviennent leur butin et la proie qu'ils dévorent : ils y multiplient leurs incursions, leurs pilleries et leurs violences, en raison de la facilité qu'elles leur offrent, si bien que leurs habitants finissent par tomber sous leur domination; puis ils se les passent les uns aux autres, et le désordre aboutit à la ruine de leur civilisation : Dieu a puissance sur ses créatures; il est l'Unique, le Coerciteur, et il n'est point d'autre Seigneur que Lui.

UN PAYS CONQUIS PAR LES ARABES EST BIENTÔT RUINÉ

C'est là, en effet, un peuple farouche, chez lequel la rudesse de moeurs s'est ancrée au point de devenir leur tempérament propre et leur naturel; et ils s'y complaisent, parce qu'elle leur permet d'échapper à l'emprise de l'autorité et à la sujétion à un gouvernement. Un tel naturel est incompatible avec la civilisation, et leur interdit de se développer, car errer et être les plus forts sont les seuls buts que leur assigne leur manière de vivre, ce qui interdit la vie sédentaire, de laquelle dépend la civilisation, et est incompatible avec elle. Si, par exemple, ils ont besoin de pierres pour caler leurs marmites, ils en arrachent aux constructions, les ruinant pour en avoir; de même, s'ils ont besoin de bois pour faire des poteaux ou des piquets pour leurs tentes, ils démolissent des toitures pour en avoir : la nature de leur existence est donc incompatible avec l'art de construire, qui est la base de la civilisation. Voilà comment il en va d'eux en général.

En outre, leur naturel est d'arracher aux autres ce qu'ils possèdent : leurs moyens d'existence sont à la pointe de leurs lances, et ils ne connaissent, pour ce qui est de prendre le bien d'autrui, aucune limite à laquelle ils se tiennent; au contraire, chaque fois que leurs yeux tombent sur un troupeau, un objet, un ustensile, ils se l'approprient de force. Si, ayant pris le dessus et s'étant adjugé l'autorité souveraine, ils ont toute latitude de se comporter ainsi, il n'est plus aucun moyen administratif de protection de la propriété, et la civilisation est ruinée.

Également, ils obligent les artisans et les corps de métier à des travaux sans leur en verser le salaire et le juste prix. Or le travail est, comme je l'exposerai, la véritable source de la richesse; si donc le travail est vicié, du fait qu'il n'est pas plus profitable, l'espoir en la richesse s'évanouit, les bras cessent le travail, l'ordre établi se déränge, et la civilisation se corrompt.

De plus, ils n'ont aucun souci de gouverner, d'empêcher les gens de mal faire et de les protéger les uns des autres : la seule chose dont ils se préoccupent, c'est ce qu'ils arrachent aux autres, soit par le pillage, soit par des extorsions. Parvenus à ce but, ils ne voient pas loin : nulle préoccupation d'améliorer la situation de la population, de veiller à ses intérêts, d'empêcher certains de mal faire. Souvent, il est vrai, ils infligent des amendes pécuniaires, espérant en tirer profit, en exigent des sommes considérables, comme ils s'y entendent, mais cela ne suffit pas pour empêcher de mal faire et arrêter ceux qui ont de mauvais desseins. Au contraire, car en la matière une amende pécuniaire pèse en regard de la réalisation des desseins.

C'est pourquoi leurs sujets restent, sous leur domination, comme privés de gouvernement, sans personne pour les régir, et l'absence de gouvernement est la perte de l'humanité et la ruine de la civilisation, en vertu de ce que j'ai exposé, à savoir que l'existence de l'autorité souveraine convient particulièrement à l'homme, et lui est naturelle, et qu'il ne peut avoir en dehors d'elle d'existence et de vie sociale.

En outre, tous parmi eux aspirent à commander : il est extrêmement rare que l'un d'eux consente à abandonner l'autorité à un autre, fût-il son père, son frère, ou le principal de sa famille, et encore n'agit-il ainsi qu'à contre-cœur et par respect humain. Si bien qu'un grand nombre d'entre eux sont pourvus d'autorité et de pouvoir, qui pressurent et tyrannisent concurremment leurs sujets, et c'est la ruine et la fin de la civilisation.

Un Arabe venu en députation auprès de `Abdalmalik, comme celui-ci s'informait auprès de lui d'al-Hajjaj, lui répondait (et dans son esprit c'était là faire l'éloge de la manière dont il gouvernait et rendait prospère sa province) : « Quand je l'ai quitté, il ne faisait de tort qu'à lui-même ».

Aussi, considère tous les pays qu'ils ont conquis et assujettis depuis la Création : tu verras combien leur civilisation est disloquée, leurs habitations appauvries; leur terre elle-même est transformée. Au Yamen, tous les établissements sédentaires sont ruinés, à l'exception de quelques villes. Dans l'Irak Arabe il en va de même : la civilisation que les Perses y avaient développé est ruinée pour sa plus grande part. En Syrie, de nos jours, il en va de même. En Ifriqiya et au Maghreb, depuis que les Banou-Hilal et les Banou-Soulaïm y sont passés, au début du Ve siècle, et se sont acharnés sur ces pays pendant 350ans, toutes les plaines sont ruinées, alors qu'autrefois au Soudan jusqu'à la Méditerranée tout était cultivé, comme l'attestent les vestiges qui s'y trouvent : monuments, constructions, traces de fermes et de villages. Dieu recevra en héritage la terre et ceux qu'elle porte : « Il est le meilleur des héritiers » (Coran, 21, 89).

DE TOUT LES PEUPLES LES ARABES SONT LE PLUS INCAPABLE DE GOUVERNER.

La cause en est qu'ils sont le plus bédouin de tous les peuples, celui qui erre le plus profondément à l'intérieur des déserts, celui qui sait le mieux se passer des objets de première nécessité et des grains des régions cultivées, tant ils sont accoutumés à une vie dure et grossière, si bien qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Leur goût et la rudesse de leurs moeurs font qu'ils n'acceptent que difficilement d'être soumis les uns aux autres; lorsque leur chef fait appel à eux, c'est le plus souvent à cause de l'esprit de corps qui les pousse à assurer leur commune défense, et il est obligé de n'exercer son autorité qu'en les ménageant et se garder de les contrarier, de peur de voir cet esprit de corps lui manquer, ce qui serait sa perte et la leur : or l'art de gouverner un empire ou un royaume exige que celui qui gouverne contienne par la force ses sujets dans leur devoirs, sinon il ne gouvernera pas correctement. En outre, il est du naturel des Arabes, comme je l'ai déjà dit, d'arracher aux autres ce qu'ils possèdent en propre, et ils ne s'occupent de rien d'autres. Si donc ils deviennent les maîtres d'un peuple quelconque, le but qu'ils assignent à leur domination est d'en profiter pour lui prendre ce qu'il possède, et ils négligent tout autre souci gouvernemental. Souvent ils remplacent par des amendes pécuniaires les châtiments corporels destinés à punir les mauvaises actions, se proposant d'augmenter par là leurs revenus et de profiter d'avantage : pareille pratique est incapable de contenir les hommes dans leur devoir, et souvent même elle pousse au mal, car celui qui a dessein de mal faire considère ce qu'il doit déboursier de la sorte comme de peu d'importance en regard de ce que lui assure la réalisation de son dessein; en ****équence, les crimes se multiplient, ce qui amène la ruine de la civilisation. Un tel peuple reste donc comme s'il était dépourvu de gouvernement, chacun cherche à voler le voisin, la civilisation ne peut plus se développer correctement et est rapidement ruinée par l'anarchie, comme j'ai déjà dit.

Pour tous ces motifs, le naturel des Arabes les rend donc incapables de gouverner un empire : ils n'y peuvent parvenir qu'après avoir modifié leur caractère sous l'influence d'une religion qui efface d'eux tous ces défauts, leur fasse trouver un frein dans leur propre conscience, et les pousse à protéger les hommes les uns contre les autres, comme j'ai déjà dit.

A titre d'exemple, considère ce qu'il en fut de leur pouvoir lorsque, devenus musulmans, la religion leur offrit une base ferme de gouvernement dans la Loi et celles de ses stipulations qui sauvegardent, aussi bien d'une manière externe que d'une manière interne, les intérêts de la civilisation : les califes d'alors appliquant les uns après les autres ces prescriptions, leur empire devint considérable et leur pouvoir très fort. Lorsqu'il vit les musulmans se rassembler pour la prière, Roustem s'écria : «Omar me ronge le coeur : il enseigne aux chiens la bonne éducation!» Par la suite, des tribus cessèrent de prêter leur appui au pouvoir et négligèrent les préceptes de la religion, si bien qu'elles désapprurent l'art de gouverner et revinrent à leurs déserts, oubliant à la longue, du fait qu'elles n'étaient plus soumises à qui que ce fût et ignoraient les devoirs gouvernementaux, qu'elles aient jamais fait cause commune avec les représentants de l'autorité gouvernementale : elles retournèrent ainsi aux moeurs grossières qui avaient été les leurs auparavant, et le mot «empire» n'évoqua plus pour elles autre chose que leur communauté d'origine et de race avec les califes. Lorsque la puissance du califat disparut sans laisser de traces, les Arabes perdirent toute autorité au profit exclusif des races étrangères : ils demeurèrent alors dans les solitudes de leurs déserts, ne sachant plus ce que c'est qu'un empire et l'art de le gouverner, ignorant même, pour leur plus grand nombre, qu'ils avaient autrefois possédé un empire, quand aucun peuple au monde n'eut jamais empire comme celui que détenaient leurs tributs, témoins les dynasties de `Ad, de Thamoud, des Amalécites, de Himyar, et des tobba' du Yemen, puis au sein de l'Islam la dynastie modarite : Omayyades et Abbassides. Ils sont devenus incapables de gouverner lorsque, oubliant les préceptes de la religion, ils sont revenus à leur bédouinisme originel : il peut arriver parfois qu'ils s'assujettissent des États faibles, comme c'est aujourd'hui le cas au Maghreb, mais ils n'aboutissent alors qu'à ruiner la civilisation des pays dont ils se sont emparés, comme nous l'avons dit : Dieu donne à qui il veut Sa puissance souveraine.

Source: <http://amazighworld.net>

IMAZIGHEN AU MOYEN AGE : UNE GRANDE NATION

Ibn Khaldoun (Tunis 1332, Le Caire 1406) est connu comme "Philosophe Arabe de l'Histoire" (Dictionnaire Encyclopédique de la Langue Française). Parmi ses ouvrages les plus connus on peut citer Almukaddima (Préface). Mais il légua à l'humanité ses livres sur l'histoire universelle. L'un d'entre eux est l'Histoire des Berbères et des Dynasties Musulmanes de l'Afrique Spetentrionale". Un grand

témoignage pour les valeurs et qualités des Berbères, une référence pour ceux qui s'intéressent à leur histoire.

"En traitant de la race berbère, des nombreuses populations dont elle se compose, et de la multitude de tribus et de peuplades dans laquelle elle se divise, nous avons fait mention des victoires qu'elle remporta sur les princes de la terre, et de ses luttes avec divers empires pendant des siècles, depuis ses guerres en Syrie avec les enfants d'Israël et sa sortie de ce pays pour se transporter en Ifrikïa et en Maghreb. Nous avons raconté les combats qu'elle livra aux premières armées musulmanes qui envahirent l'Afrique; nous avons signalé les nombreux traits de bravoure qu'elle déploya sous les drapeaux de ses nouveaux alliés, et retracé l'histoire de Dihya-t-el-Kahena, du peuple nombreux et puissant qui obéissait à cette femme, et de l'autorité qu'elle exerça dans l'Auras, depuis les temps qui précèdent immédiatement l'arrivée des vrais croyants jusqu'à sa défaite par les Arabes. Nous avons mentionné avec quel empressement la tribu de Miknaça se rallia aux musulmans; comment elle se révolta et chercha un asile dans le Maghreb-el-Acsa pour échapper à la vengeance d'Ocba-Ibn-Nafè, et comment les troupes du Khalife Hicham la subjuguèrent plus tard dans le territoire du Maghreb. "Les Berbères, dit Ibn-Abi-Yezid, apostasièrent jusqu'à douze



fois, tout en Ifrikïa qu'en Maghreb; chaque fois, ils soutinrent une guerre contre les Musulmans, et ils n'adoptèrent définitivement l'islamisme que sous le gouvernement de Mouça-Ibn-Noceir"; ou quelque temps après, selon un autre récit. Ayant indiqué les régions du Désert habitées par les Berbères, ainsi que les châteaux, forteresses et villes qu'ils s'étaient bâtis, tels que Sidjilmessa, les bourgades de Taout, de Tîgourarin, de Figuig, de Mozab, de Ouargla, du Righa, du Zab, de Nefzaoua, d'El-Hamma et de Ghadems; ayant parlé des batailles et des grandes journées dans lesquelles ils étaient distingués; des empires et royaumes qu'ils avaient fondés; de leur conduite à l'égard des Arabes Hilaliens, lorsque ceux-ci envahirent l'Ifrikïa au cinquième siècle de l'hégire; de leur procédés envers les Beni-Hammad d'El-Calâ, et de leurs rapports tantôt amicaux, tantôt hostiles; ayant emntionné les concessions de territoire que les Beni-Bâdin obtinrent des Almohades dans le Maghreb, et raconté les guerres que firent les Beni-Merîn aux successeurs d'Abd-el-Moumen, nous croyons citer une série de faits qui prouvent que les Berbères ont toujours été un peuple puissant, redoutable, brave et nombreux; un vrai peuple comme tant d'autres dans le monde, tels que les Arabes, les Persans, les Grecs et les Romains. Telle fut en effet la race Berbère; mais, étant tombée en décadence, et ayant perdu son esprit national par l'effet du luxe que l'exercice du pouvoir et l'habitude de la domination avaient introduit dans son sein, elle a vu sa population décroître, son patriotisme disparaître et son esprit de corps et de tribu s'affaiblir au point que diverses peuplades qui la composent sont maintenant devenues sujets d'autres dynasties et ploient, comme des esclaves, sous le fardeau des impôts. Pour cette raison, beaucoup de personnes ont eu de la répugnance à se reconnaître d'origine berbère, et cependant on n'a pas oublié la haute renommée que les Auréba et leur chef Koceïla s'acquièrent à l'époque de l'invasion musulmane. On se rappelle aussi la vigoureuse résistance faite par les Zenata, jusqu'au moment où leur chef Ouezmar-Ibn-Soulat fut conduit prisonnier à Médine pour être présenté au khalife Othman-Ibn-Affan. On n'a pas oublié leurs successeurs, les Hoouara et les Sanhadja, et comment les Ketama fondèrent ensuite une dynastie qui subjuguait l'Afrique occidentale et orientale, expulsa les Abbacides de ce pays et gagna encore d'autres droits à une juste renommée. Citons ensuite les vertus qui ont honneur à l'homme et qui étaient devenues pour les Berbères une seconde nature; leur empressement à s'acquérir des qualités louables, la noblesse d'âme qui les porta au premier rang parmi les nations, les actions par lesquelles ils méritèrent les louanges de l'univers, bravoure et promptitude à défendre leurs hôtes et clients, fidèles aux promesses, aux engagements et aux traités, patience dans l'adversité, fermeté dans les grandes afflictions, douceur de caractère, indulgence pour les défauts d'autrui, éloignement pour la vengeance, bonté pour les malheureux, respects pour les vieillards et les hommes dévots, empressement à soulager les infortunés, industrie, hospitalité, charité, magnanimité, haine de l'oppression, valeur déployée contre les empires de la terre, dévouement à la cause de Dieu et de sa religion; voilà, pour les Berbères, une foule de titres à une haute illustration, titres hérités de leurs pères et dont l'exposition, mise par écrit, aurait pu servir d'exemple aux nations à venir.

Que l'on se rappelle seulement les belles qualités qui portèrent au faite de la gloire et les élevèrent jusqu'aux hauteurs de la domination, de sorte que le pays entier leur fut soumis et que les ordres

rencontrèrent partout une prompte obéissance. Parmi les plus illustres Berbères de la première race, citons d'abord Bologguîn-Ibn-Zîri le Sanhadjien qui gouverna l'Ifrikîa au nom des Fatemides; nommons ensuite Mohammed-Ibn-Khazer et son fils El-Kheir, Arouba-Ibn-Youçof-el-Ketami, champion de la cause d'Obeid-Allah-es-Chîi, Youçof-Ibn-Tachefin, roi des Lemtouna du Maghreb, et Abd-el Moumen-Ibn-Ali, grand cheikh des Almohades et disciple de l'imam El-Mehdi. ... Parmi les chefs berbères voilà ceux qui possédèrent au plus haut degré les brillantes qualités que nous avons énumérées, et qui, tant avant qu'après l'établissement de leur domination, jouirent d'une réputation étendue, réputation qui a été transmise à la postérité par les meilleures autorités d'entre les Berbères et les autres nations, de sorte que le récit de leurs exploits porte tous les caractères d'une authenticité parfaite." (Extrait du Tome I; Traduit par Le Baron de Slane et Paul Casanova, Librairie Orientaliste, Paris 1978. Pages 198-301).

Source: Tifsa, N° 1 Juin 1999 (page 4)

Mis en ligne Par Ramdane ASMANI

<http://Asmani.unblog.fr>